

## Bible

Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire*, traduit de l'italien par Viviane Dutaut, Bayard, 2008, 616 p., 28 €.



Cet ouvrage est d'actualité. Mais oui ! L'auteur restitue l'histoire, non seulement dans un *continuum* biblique, ce qui a été amplement fait mais, plus encore, conduit le lecteur d'aujourd'hui à repenser les textes dans leur ensemble et

leur contexte. Son objet est de se dégager d'une dépendance textuelle cursive, pour modeler une reconstruction de l'histoire, moderne et fiable, à sa source, dans le temps et l'espace du Moyen-Orient. Cette nouvelle histoire racontée, ne commence pas avec la Genèse mythique, mais à l'époque de la rédaction des textes elle-même, après l'Exil, celle de Cyrus le Perse, nouveau messie, à la suite des Babyloniens, appuyée sur l'archéologie et l'épigraphie. De l'histoire « normale », nous passons ainsi à l'histoire « inventée » au VI<sup>e</sup> siècle. L'époque du roi de Juda, Josias, va être déterminante dans l'élaboration de cette « histoire », jamais dite, et qu'il a bien fallu inventer.

« Inventer » est-il le terme le plus pertinent ? Ne faudrait-il pas dire « refondée » ou même « créée », comme le sera le second « Temple » du Dieu unique ; la Loi « unique » elle-même, cependant écrite ou réécrite, adaptée au réel, par les scribes du Deutéronome,

ceux de l'Exil et du Retour, et d'un pouvoir casuiste ?

Ce peuple est en quête d'unité territoriale. Mais y a-t-il jamais eu un seul royaume unifié ? Le pays est multiethnique, hétérogène et cosmopolite, celui de l'immigration, en bute aux conflits internes et divisé, en quête du Dieu monothéiste qui n'est pas sans lien avec Babylone et Mardouk. Il veut un seul temple qui ne peut être qu'à Jérusalem, et rappelle, par leur rôle social, économique, politique, les ziggurats antiques, alors en ruine à Babylone ; une Loi, miraculeusement retrouvée sous Josias, donnera la priorité intégrale au Dieu YHWH, qui permet même l'extermination des ennemis ! Il faut bien dire l'importance du *retour* d'après Babylone, celle du « reste » et l'« invention », à ce moment de l'Histoire, d'une histoire qui donne son sens et sa raison d'être à un peuple sans roi, en mal de terre et d'institutions.

Tels sont les archétypes fondateurs d'Israël. Ils font surgir une « parabole historique » pour bâtir le futur d'une Cité-Temple, utopique mais eschatologique. C'est ainsi que nous sommes guidés de l'histoire « normale » à l'histoire « inventée ». Elle interroge notre actualité. Mais celle-ci n'est qu'esquissée, peut-être pour laisser le lecteur se déterminer par lui-même, à partir de cette « résurrection » intégrale du passé, qui marque notre civilisation au présent ? Un ouvrage en deux parties, certes, mais qui s'appuie réciproquement l'une sur l'autre, et sur la même documentation convaincante, pour un bonheur de lecture dont on ne se lasse pas.

Olivier LONGUEIRA,  
agrégé de lettres

Irmtraud FISCHER, *Des femmes messagères de Dieu. Prophètes et prophétesses dans la Bible hébraïque*, Cerf-Médiaspaul, 2009, 416 p., 42 €.



L'auteure de cet essai, opte délibérément pour une lecture féministe de la Bible, sous-tendue par une herméneutique « *du soupçon* ». Cette « lecture » exégétique, solidement argumentée, vise notre actualité humaine. Si l'analyse passe par le regard d'une femme, il s'inscrit dans une redécouverte des Écritures, qui furent tout d'abord une « *parole* » dite, aussi bien par des hommes que par des femmes prophètes, et cela n'avait jamais été aussi clairement dit et démontré. Leur influence ne fut pas simplement seconde, mais décisive, parfois première, dans la compréhension de la Loi et du Deutéronome. Celle-ci n'est pas figée dans l'histoire et les institutions, patronnées par les hommes, car le sens même de la prophétie à travers le temps, se précise pour s'orienter, en bout de parcours, vers une interprétation « *créative* » de la Torah (p. 381).

Le texte vise une définition biblique de la prophétie vraie, parole de Dieu, au nom de YHWH seul, dont l'archétype fondateur est Moïse. Elle est mise en parallèle avec une prophétie fautive, qui conduit infailliblement au désastre militaire ou politique, et à la mort. Parmi les femmes prophètes, il y a Myriam; Noadya; Déborah explicitement appelée « *prophétesse* »; Yaël, si proche de Judith; la

femme d'En Dor; Hulda... La critique androcentrique s'est beaucoup intéressée, à juste titre, à la domestication du chameau, mais fort peu au rapport entre les sexes, au rôle déterminant des femmes concernant la paix et la guerre, au statut de la femme stérile, ou veuve ou étrangère, dans la société hébraïque; à son rôle dans le culte, le divorce, les mariages mixtes. On a préféré souvent voir en elle une fonction sexuelle de repos du guerrier, de soumission, ou de « *ménage* » devant la Tente de la rencontre, non l'action créatrice, *directement* inspirée par Dieu.

L'essentiel se passe sous Josias et c'est Hulda qui garantit la légitimité du Livre retrouvé dans le temple. Avec Ezéchiel, Joël, l'Esprit se répand sur toute la maison d'Israël, se *démocratise*, se passe de « *médiateur* » car « *YHWH est là* », la direction à structure hiérarchique de la communauté, déterminée *par la fonction et le sexe* est abrogée. La Torah est désormais écrite sur *le cœur*; hors-jeu l'argument de tradition *en faveur du ministre le plus élevé*, auquel tous les autres sont coordonnés (p. 380). Un dernier point conclusif mérite notre attention: l'exégèse chrétienne, qui désolidarise en deux parties l'œuvre biblique, devrait cesser de considérer la Bible hébraïque comme son « *ancien* » Testament, mais reconnaître que celui-ci est partie intégrante d'un tout indissociable et « *actuel* ».

Olivier LONGUEIRA,  
agrégé de lettres

**Le roi Salomon, un héritage en question.** *Hommage à Jacques Vermeylen*, sous la dir. de Claude Lichtert et Dany Nocquet, Lessius, coll. Le livre et le rouleau, 495 p., 29,50 €.



Un livre remarquable et passionnant, pour qui accepte les détails d'une histoire mouvementée, révélateurs d'un tout. Nous sommes en présence d'un puzzle dont chaque pièce va nous conduire, au fil des 24 contributions qui le compo-

sent, à un portrait: celui de Salomon, tel que décrypté dans le *Livre des Rois*. En fin de lecture, il se révélera contrasté, hétérogène, complexe. Nous aurons le sentiment, à la fois d'avoir rencontré l'homme en compagnie de la reine de Saba et, en même temps, de l'avoir laissé se perdre dans le temps de l'histoire. C'est vrai, « *il y a ici plus que Salomon* ».

Mais c'est aussi l'image d'un pays multiple: l'Israël de cette époque, avec les bégaiements de l'histoire, entre le nord et le sud, ses alliances politico-militaires, ses ennemis ou ses amis de l'extérieur ou de l'intérieur, son adhésion au culte de YHWH ou sa préférence marquée aux dieux qui ne sont pas Dieu, et la confusion tragique qui en découle. De là une compétition entre Béthel, Samarie et Jérusalem, qui tourne immanquablement à l'avantage de cette dernière, centre théologique.

Salomon, personnage troublant, appartient-il à l'histoire ou au mythe? Qu'est-ce qui lui échappe où le dépasse pour devenir archétype de la sagesse biblique, allégorie qui transcende les temps et les lieux, récit étiologique

fondateur? Salomon, roi inspiré par Dieu, construit le Temple; « *figure* » d'Abraham aussi, de lumière certes, mais aussi d'obscurités et de jouissance, que les chroniqueurs valorisent ou ignorent délibérément, selon que l'on se situe dans une « *herméneutique du soupçon* » ou « *de la sympathie* ». Misère et grandeur de l'homme!

Les différentes techniques d'approche du sens ont été mises en œuvre par les contributeurs: historico-critique, narrative, allégorique, typologique, sémiotique, diachronique ou synchronique... Sur ces « *enjeux théologiques* », l'analyse de J.L. Blanquart sur le sens du texte, répond bien à notre questionnement sur la Parole de Dieu: elle ne peut répondre au seul sens « du moment » et doit céder la place à l'« *ignorance* » (p. 414).

L'unité de cet ouvrage vient indubitablement de la direction scientifique de l'ouvrage qui a su conférer l'harmonie à l'ensemble: puzzle, ou plutôt oratorio (de *Haendel?* p. 445), où chacun a pu jouer sa partition pour une maîtrise commune. Il nous faudra, cependant, renoncer à posséder la vérité parfaite: Dieu est toujours *autre*.

Olivier LONGUEIRA,  
agrégé de lettres

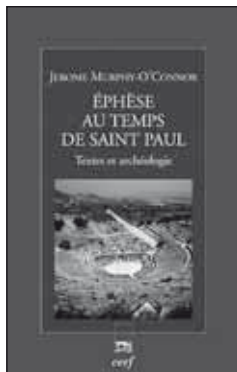
Jérôme MURPHY-O'CONNOR, *Éphèse au temps de saint Paul*, Cerf, 2008, 352 p., 44 €.

Chef d'œuvre d'érudition, la première partie de l'ouvrage (247 p.) cite et commente les allusions à Éphèse que font les historiens, les poètes et les romanciers de l'Antiquité. Strabon, traduit pour la première fois en fran-

çais, ouvre la série et bénéficie de 45 pages. Les autres sont présentés dans l'ordre alphabétique : Appien, Athénée, César, Cicéron, Dion Cassius, Dion Chrysostome, Hérodote, Ignace d'Antioche, Josèphe, Luc, Pausanias, Pline l'Ancien, Pline le Jeune, Plutarque, Sénèque, Tacite, Tite-Live, Vitruve ; Achille Tatios, Actes de Jean, Actes de Paul, Antipater de Sidon, Callimaque, Philostrate, Xénophon d'Éphèse.

Sauf dans les 'Actes de Paul' et dans les textes de Luc et d'Ignace d'Antioche, l'attention de l'auteur se porte, non sur Paul, mais sur Éphèse elle-même ; sur son histoire, bien sûr, mais aussi sur de multiples détails tels que les bons vins et les produits de luxe, l'activité de la pêche et les fruits de mer, les bains publics, les 'bois d'œuvre' dans le temple d'Artémis et le fait que ce temple soit un 'lieu d'asile', tout comme l'exemption du service militaire dont bénéficiaient les Juifs habitant la cité, etc.

La seconde partie, beaucoup plus courte (90 p.), se divise en deux sections. Dans la première (26 p.), l'auteur imagine les impressions de Paul visitant la cité et les confrontant à celles que lui avait laissées la visite de Jérusalem. C'est seulement dans la seconde section (64 p.) qu'il concentre son attention sur Paul lui-même. Mais il le fait dans l'esprit qui était déjà le sien dans son *Histoire de Paul de Tarse* (Cerf, 2004).



Considérant que les « faits » de la vie de Paul (chronologie, caractère composite de certaines lettres etc.) sont désormais bien établis, il les compare à un « squelette » auquel il faut insuffler la vie. Paul, dit-il, « doit devenir le héros

d'une histoire. Je reconstruis donc sa vie avec assez de détails pour lui donner consistance et couleur » (op. cit. p. 7-8). Au terme de cette reconstruction, où se mêle « de l'hypothétique et de l'imaginaire » (op. cit. p. 8), le héros n'est pas présenté de manière très flatteuse.

« Il était beaucoup plus efficace pour fonder des Églises que pour les faire marcher » (p. 287). Il était « extrêmement possessif vis-à-vis de ses convertis » (p. 280). « Sa réaction en Ph 2,21 trahit une obstination qui ne supportait pas la contrariété. Il était tellement soucieux de lui-même qu'il allait jusqu'à identifier ses besoins personnels égoïstes avec ceux de Jésus Christ » (p. 309). Il « refusa catégoriquement de faire le moindre effort pour comprendre ce que les 'gens de l'Esprit' (i. e. le groupe de Corinthiens formés par Apollos) essayaient de faire. (...) Il était tellement en colère qu'il ne voulait que corriger et punir. (...) Sa fureur (...) exprimait son sentiment profond d'avoir été blessé. Les 'gens de l'Esprit' avaient préféré le message d'Apollos au sien. (...) Tout chrétien honnête a dû être dégoûté par son manque total de charité ou de compréhension, dans son entreprise de démolition des 'gens de l'Esprit' » (pp. 327-328).

Comme on pouvait s'y attendre, on retrouve dans cette seconde section, intitulée : 'Ministère de Paul à Corinthe', la plupart de choses qui ont été dites dans les deux chapitres que l'auteur consacre au même sujet dans son livre de 2004. Mais j'ai eu le grand plaisir d'y trouver les lignes suivantes : « L'opposition entre la justice acquise par l'obéissance à la Loi et celle donnée par Dieu 'par la foi/fidélité du Christ' (Ph 3,9 = Ga 2,16) rappelle Ga 3-4 ». La foi **du** Christ enfin reconnue par un maître de l'exégèse contemporaine !

Paul-Dominique DOGNIN, o. p.

## Théologie

Medard KEHL, « **Et Dieu vit que cela était bon** ». *Une théologie de la création*, trad. de J. Hoffmann, Cerf, 2008, coll. « Cogitatio Fidei », 576 p., 49 €.



Medard Kehl (M.K.) publie son cours sur la création. La perspective est clairement annoncée. La création appartient à la révélation tout en étant en contact avec d'autres conceptions du monde, en particulier scientifiques. C'est pourquoi l'introduction expose en quoi consiste une théologie chrétienne de la création, quels sont les défis qu'elle doit relever à notre époque, les concepts fondamentaux qui la structurent ainsi que les symboles nécessaires pour en parler.

L'ouvrage comprend cinq parties. M.K. présente dans la première partie ce que doit être le point de départ d'une théologie actuelle de la création. M.K. étudie ensuite la foi dans la création selon les Écritures (2<sup>e</sup> partie). Il s'agit de vérifier que la foi dans la création affirmée aujourd'hui tant dans son contenu que comme acte existentiel correspond à ce que disent les Écritures. Tout naturellement, le propos continue par une enquête destinée à mettre en évidence comment la foi dans la création s'est enrichie des débats et des défis à différents moments clés de la tradition chrétienne (3<sup>e</sup> partie).

L'ouvrage comprend cinq parties. M.K. présente dans la première partie ce que doit être le point de départ d'une théologie actuelle de la création. M.K. étudie ensuite la foi dans la création selon les Écritures (2<sup>e</sup> partie). Il s'agit de vérifier que la foi dans la création affirmée aujourd'hui tant dans son contenu que comme acte existentiel correspond à ce que disent les Écritures. Tout naturellement, le propos continue par une enquête destinée à mettre en évidence comment la foi dans la création s'est enrichie des débats et des défis à différents moments clés de la tradition chrétienne (3<sup>e</sup> partie).

Vient alors la réflexion théologique contemporaine abordée à partir de quatre dossiers : le rapport entre immanence et transcendance du Créateur à sa création, l'agir divin dans le créé, la question du mal et de la souffrance, le péché originel (4<sup>e</sup> partie). La dernière partie est la confrontation du discours chrétien avec d'autres approches, celles des sciences de la nature, des formes de spiritualité et de religiosité liées à la nature, de l'engagement éthique en écologie, de la foi musulmane.

Le livre de M.K. comporte de nombreuses références, essentiellement de langue allemande mais les auteurs de langue anglaise sont connus, soit directement, soit par le biais de traductions. Les analyses sont bien menées. Le principal intérêt de cet ouvrage est de situer la réflexion dans le contexte contemporain marqué par les sciences, par le questionnement lié à la crise écologique (très sensible en Allemagne) et par la diversité religieuse de la société. Plusieurs passages suscitent aussi la discussion.

Nous en relevons ici un exemple pris dans la quatrième partie sur la relation entre science et théologie. L'ouvrage pose d'un côté les sciences qui n'utilisent pas le concept de finalité, où l'ordre existe mais est dénué de sens, de l'autre la théologie avec la notion de finalité. De la sorte, les résultats des sciences peuvent être intégrés dans une théologie de la nature qui leur donne un sens et où ils acquièrent une plausibilité plus grande. Dans cette perspective, il ne peut y avoir de dialogue véritable entre science et théologie mais simplement une prise en considération de la première par la seconde. Un croyant, et donc un théologien, n'aurait rien à dire à la science sur le monde comme création. Une telle attitude paraît peu satisfaisante.

On le voit, le livre de M.K. donne une bonne présentation de la notion chrétienne de création dans la culture contemporaine. Il ouvre aussi à des questions. Pour toutes ces raisons c'est un ouvrage à lire.

Jacques FANTINO, o.p.

**Nous avons reçu à L&V  
et nous vous signalons :**

Raymond E. BROWN, *Lire les évangiles de Pâques à la Pentecôte*, Cerf, Lire la Bible, 110 p., 15 €. Les *Actes*, ou l'Esprit à l'œuvre dans le cours de l'histoire, *Jean*, ou l'Esprit à l'œuvre dans le cœur du disciple.

Antoine BARON, *Saint Paul ici maintenant*, Parole et Silence – Lethielleux, 2009, 157 p., 15 €. Pour suivre pas à pas et jour après jour l'itinéraire de Paul à partir de tous les indices laissés par les Actes et les Lettres. Très pédagogique.

*Le sens littéral des Écritures*, sous la direction de O-Th. Venard, Lectio divina hors série, Cerf, 2009, 362 p., 32 €. Excellent recueil d'articles de membres ou invités de l'École biblique de Jérusalem.

Geoffroy d'Auxerre, *Exposé sur le Cantique des Cantiques*, 2, Abbaye N-D. du Lac, Québec, distribué par le Cerf, 2009, 420 p., 23 €. Belle édition d'un commentaire médiéval citant de nombreux auteurs patristiques.

## Christologie

**Jésus le Christ chez saint Thomas d'Aquin. Encyclopédie.** Texte de la Tertia Pars (ST III<sup>a</sup>) traduit et commenté, accompagné de données historiques et doctrinales et de cinquante textes choisis par Jean-Pierre Torrell, Cerf, 2008, 1462 p., 79 €.



Cet ouvrage est une aubaine. C'est, effet, presque un lieu commun que saint Thomas, dans sa synthèse théologique, ne serait pas parvenu à donner au Christ sa juste place : principale, centrale, fondamentale, comme on voudra. La preuve en serait la situation qui lui est réservée dans la *Somme de théologie*, au terme du parcours, comme si on pouvait traiter de tout - Dieu un et Trinité, la création, la vie et l'action humaines, le péché, la loi, la grâce et les vertus - sans qu'intervienne thématiquement l'Incarnation rédemptrice du Fils de Dieu.

L'encyclopédie réalisée par le Père Torrell est bienvenue parce qu'elle oblige à ne pas en rester à cette impression ou à ce préjugé. De la christologie thomasienne, elle déploie toute l'ampleur et la profondeur en nous offrant la quasi-totalité des textes qui l'exposent. En plus des questions 1 à 59 de la Troisième partie de la *Somme*, que commentent de nombreuses notes très documentées à la fin de chaque ensemble organique, cinquante autres textes sont traduits, provenant d'écrits jalonn-

nant les 25 ans d'enseignement du maître; à quoi s'ajoutent de copieux compléments historiques et doctrinaux, partant des conciles et des Pères pour rejoindre les théologiens contemporains, et cinquante pages de Table analytique. Autant de filons entrecroisés, en amont et en aval de saint Thomas, qui permettent d'explorer la complexité des courants convergents ou divergents qui font vivre la réflexion christologique. Le souci pédagogique est constant afin de guider des lecteurs dépaysés vers ce continent lointain et parfois étrange qu'est une œuvre du XIII<sup>e</sup> siècle.

Revenons d'abord sur la place qui est faite au Christ. Toute présentation systématique de la doctrine chrétienne s'organise nécessairement autour d'un point de vue, jadis plutôt scripturaire ou ontologique, de nos jours, plutôt épistémologique ou anthropologique. Ce choix prend valeur de principe au sens où les autres perspectives possibles lui seront subordonnées et où l'ordre des matières, donc l'ordre d'exposition, seront commandés par lui. L'option de Thomas est indubitablement théocentrique. Elle se justifie par la définition même donnée de la *théologie* dès la première question de la *Somme*. Explicitons brièvement l'enjeu. Prendre ce que la révélation nous dit de Dieu comme « objet formel » du discours théologique ne revient nullement à oublier Jésus puisqu'il est Dieu, rien de moins que Dieu. En revanche, on nierait cette vérité essentielle du christianisme si on oubliait que le Verbe éternel, le Fils, alpha et oméga, est divinement présent à toute l'œuvre de création, de révélation et de salut. De plus, en posant le Christ au terme comme la voie et la clé de voûte qui fait tenir l'ensemble, Thomas soutient deux positions: d'abord, beaucoup de propositions sur Dieu, les humains et leur histoire, peuvent être reçues des sagesse,

des philosophies, des découvertes de la raison et de l'expérience, puis intégrées à l'édifice, ce qui est une manière de reconnaître la juste autonomie des réalités créées; ensuite, si l'exposé tel qu'il se déroule tout au long de la *Somme* se fonde sur la parole de Dieu transmise par l'Écriture, il se réfère nécessairement, fût-ce implicitement, à Celui qui est la clé de lecture de cette même Écriture, le révélateur ultime et définitif du mystère de Dieu.

A propos de la pièce centrale du dossier (*Somme de théologie, IIIa pars*), je soulignerai deux traits significatifs de la vision thomassienne. Lorsque la première moitié des 59 questions est presque entièrement consacrée à pénétrer le mystère de la personne du Christ, en usant d'une conceptualité très pointue, n'est-ce pas typiquement une « christologie d'en haut » ou descendante? Selon une problématique moderne, c'est certain. Mais ne plions pas à nos catégories une démarche qui s'inscrit dans une autre forme de pensée. Pour saint Thomas, toute la théologie comme intelligence de la foi, et chaque traité en elle, ne peuvent prendre leurs principes propres et trouver leur cohérence qu'en partant du corps de doctrine confessé par l'Église interprétant la parole de Dieu. Dans le cas de Jésus le Christ, ce sont les déterminations dogmatiques, à commencer par celles des grands conciles, qui éclairent et guident la lecture ecclésiale et théologique des évangiles et des écrits apostoliques, inspirés par le même Esprit qui assiste l'Église enseignante. Le second trait corrige justement l'impression d'abstraction intemporelle. Il faut en effet insister sur l'importance des questions 27 à 59 qui analysent méticuleusement les « actions et passions » de Jésus en ce monde, tâche que les théologies postérieures ont laissée aux exégètes ou aux auteurs spiri-

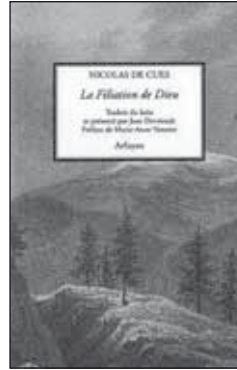
tuels. Voilà qui vient réfuter le reproche d'une construction strictement spéculative, tout comme le fait l'insistance permanente, dès la première question, celle des « convenances » de l'Incarnation, jusqu'à celles qui étudient la Pâque de Jésus, sur la finalité essentiellement salvifique de la venue du Verbe parmi nous : salut initié avec son entrée dans le monde, réalisé par mode de rédemption et accompli en ressuscitant comme premier-né de l'humanité nouvelle. Les commentaires scripturaires de saint Thomas, qu'on oublie trop souvent, illustreraient abondamment le parti pris très concret, très réaliste, de sa christologie.

A qui se forme en théologie, fait de la recherche ou désire simplement approfondir sa foi, cette encyclopédie rendra les services d'un instrument de travail unique, en leur livrant en un volume des sources inépuisables, et parmi les plus pures, de la connaissance du Christ.

Michel DEMAISON, o.p.

## Théologie spirituelle

Nicolas de CUES, *La Filiation de Dieu*, traduit du latin et présenté par Jean Devriendt, Paris/Orbey, 2009, 105 p., 12 €.



*Je n'estime pas que nous devenions des fils de Dieu de façon telle que nous soyons alors quelque chose d'autre que maintenant. Mais nous serons sous un autre mode ce que nous sommes maintenant sous notre mode* (p. 36). Une voie qui

situe comment la filiation divine est accessible à l'humanité en foi et raison est ici ouverte dans l'héritage d'Origène et d'Eckhart : la vocation humaine à la filiation divine se réalise dans le processus trinitaire de la génération éternelle lorsque le Verbe de Dieu est en acte dans l'intelligence créée.

L'opuscule sur *La Filiation de Dieu* compte soixante six pages dans la traduction proposée par Jean Devriendt. La concision originelle du texte en assure une découverte rapide, mais la lecture n'est pas aisée en tous points, car il s'agit réellement de découvrir ce qui est oublié. Le monde du XV<sup>e</sup> siècle latin s'offre ici sous une de ses plus grandes figures, Nicolas de Cues [1401-1464], sa culture encyclopédique et son usage de l'analogie. Les familiers des mystiques rhénans (Eckhart – Tauler – Suso) et de la philosophie platonicienne (Plotin – Proclus – Pseudo Denys), dé-



couvriront avec intérêt cette méditation philosophico-théologique totalisante (qui pour cette raison confine à la gnose) sur la filiation divine que le Cusain identifie à la *divinisation* de la théologie byzantine.

La préface de Marie-Anne Vannier et la note inaugurale du traducteur permettent de saisir les principaux enjeux du texte. L'on peut admirer comment le patrimoine commun de la foi chrétienne : *À tous ceux qui l'ont reçu, [le Fils] a donné pouvoir de devenir des Fils de Dieu* (Jn 1,12) se trouve ainsi interprété dans un héritage philosophique et mystique très caractérisé, tout en recourant à des exemples praticables ou tout au moins facilement concevables pour les lecteurs : l'expérience de la connaissance et de sa transmission, et les arts.

Philippe DOCKWILLER, o.p.

Anne MANEVY, *L'ange gardien. Enjeux et évolution d'une dévotion*, Cerf, 2008, 158 p., avec bibliographie et index, 17 €.



Cet excellent petit ouvrage manifeste les évidents rapports de l'histoire de la dévotion à l'ange gardien avec l'avènement du sujet individuel moderne, que l'Eglise post-tridentine, organisme de plus en plus centralisé, a su remarquablement accompa-

igner par le culte de ces êtres désignés au service surtout spirituel de chaque chrétien, tan-

dis que le Moyen âge célébrait davantage en eux les protecteurs des cités particulières. L'étude se recommande par la variété des documents qu'elle convoque, magistériels et liturgiques bien sûr, mais aussi et surtout manuels de dévotions d'ecclésiastiques à l'usage des humbles, descriptions iconographiques ainsi que témoignages de la pratique et de la piété populaires, jusqu'aux écrits ésotériques de notre époque où le culte des anges s'affranchit du cadre catholique. On suit ainsi avec intérêt les changements dans la représentation de l'ange, d'une incroyable plasticité. Compagnon pour l'éternité, ami intime de la conception à la mort, dont la pensée éduquait le chrétien à la pureté des mœurs et à la dévotion au mystère du Christ, l'ange est aussi notre protecteur pour les circonstances les plus ordinaires qui se présentent dans le cours de cette vie.

L'étude se veut sociologique. Elle ne se réfère qu'indirectement à l'angéologie ou « discours spéculatif sur les anges » produit par les théologiens, dont l'auteur marque d'ailleurs une bonne connaissance. Ce parti se paye en certains endroits d'une certaine ambiguïté : on a parfois l'impression, à la lecture, que tout serait né à l'époque moderne. « Rien d'étonnant donc à ce que l'eucharistie prenne le nom de pain des anges », est-il écrit p. 75, à propos de l'ange gardien représenté, dans l'Eglise post-tridentine, comme celui qui conduit son protégé jusqu'à ce sacrement. Cette appellation de « pain des anges » est pourtant très traditionnelle (*Somme théologique*, III<sup>a</sup>, q. 80, a. 2, ad I<sup>um</sup>). Saint Thomas a toute une question sur les anges gardiens personnels (I<sup>a</sup>, q. 113). Se seraient-ils alors trouvés cantonnés au discours des seuls docteurs ? On peut en douter, tant leur image, représentée aux tympans des églises, était sous les yeux de tout le monde.

Cependant, ce parti résolument sociologique s'avère fécond, pour les théologiens eux-mêmes. Il donne à penser que cette tendance chez l'homme à se tourner vers des esprits supérieurs aurait quelque chose d'irréductible. Cette tendance menace aujourd'hui de tourner en superstition, en vue d'avantages tout matériels, qui confine à l'antique culte des démons. Soucieux de manifester avec plus de clarté l'unique médiation du Christ, l'Église d'aujourd'hui n'aurait-elle pas mis trop de hâte à cantonner les anges aux marges de sa liturgie et de son enseignement ?

Par ailleurs, il s'en faut de beaucoup, à notre sentiment, que, dans la faveur qu'ils connaissent aujourd'hui hors de l'Église, les anges soient seulement des protecteurs que l'on rechercherait pour cette vie seulement. Cet attrait pour les « purs esprits », désincarnés, accompagne aussi, pensons-nous, une réaction, assurément mal éclairée, contre le matérialisme ambiant.

Jean-Christophe de NADAÏ, o.p.

## Liturgie

Raniero CANTALAMESSA, **Ceci est mon corps**. *L'Eucharistie à la lumière de l'Adoro te devote et de l'Ave verum*, Parole et silence, 2008, 140 p., 15 €.



Prédicateur de la Maison Pontificale depuis 1980, docteur en théologie et en lettres, historien de l'Église antique, spécialiste de patristique, de Kierkegaard et de Péguy, auteur de nombreux ouvrages (récemment sur l'Esprit Saint à partir du *Veni Creator*), ce capucin désigne comme une césure dans sa vie de foi la rencontre du Renouveau charismatique.

Pourquoi ces hymnes ? Parce qu'elles ont contribué à la fois à forger et à exprimer l'esprit catholique : 7 des 8 chapitres sont donc consacrés aux 7 strophes de l'*Adoro te devote*, le dernier aux 5 vers de l'*Ave verum*. Or telles qu'elles sont présentées en latin et version française, elles nous paraissent bien éloignées, dans leur vocabulaire et leur style, des expressions contemporaines de notre foi. Elles datent en effet du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire, dans l'histoire de la théologie eucharistique, d'un moment de basculement (cf. H. de Lubac, *Corpus mysticum, l'Eucharistie et l'Église au Moyen-âge*, auquel se réfère l'auteur) : entre les « trois corps » du Christ - historique, eucharistique, ecclésial-, le rap-

port équilibré dans la théologie symbolique des Pères se défait. A la suite des controverses eucharistiques, l'attention se concentre sur le lien entre les deux premiers et la question de la présence réelle - dont les Pères ne doutaient pas, mais qu'ils comprenaient de manière sacramentelle, symbolique au sens fort -, tandis que le troisième passe à l'arrière-plan, et avec lui la dimension ecclésiale de l'eucharistie. La conception de la présence se durcit : le réel s'oppose désormais au symbolique, et celui-ci n'est plus compris comme profondeur sacramentelle du mystère. Or les hymnes émanent de ce contexte, dans le sillage théologique de Thomas d'Aquin qui en corrige les dérives - cette conception hyperréaliste de la présence. Cependant la prière eucharistique demeure réduite à un écrin pour les paroles de la consécration.

La théologie contemporaine de l'eucharistie, exprimée à Vatican II et développée depuis, a bénéficié d'un mouvement inverse : redécouverte de la théologie biblique et patristique, d'une conception haute du symbole, et de l'ampleur de la prière eucharistique. Pratique et compréhension de l'eucharistie sont resituées dans l'espace plus large de la liturgie : la question de la présence est alors posée à partir de l'action eucharistique, action du Christ dans celle de l'Église. Quel est dès lors l'intérêt de ces hymnes ? Il s'agit de remédier au mouvement de balancier qui porte régulièrement pensée et pratique d'un excès à l'autre - et la théologie n'y échappe pas. De tenir ces apports du renouveau liturgique sans perdre les trésors spirituels de la dévotion eucharistique, expurgée de ses dérives : l'insistance sur la dimension ecclésiale ne doit pas faire oublier la dimension personnelle sans laquelle il ne saurait y avoir de communauté digne de ce nom. Conformément à l'adage *lex oran-*

*di, lex credendi*, le bénéfice n'en serait pas seulement spirituel mais théologique, l'enjeu n'étant pas l'adoration mais l'eucharistie. Il s'agit de retrouver l'« admiration eucharistique » (Jean-Paul II, *Ecclesia de eucharistia* 6, Lettre encyclique de 2003) : accueillir intérioriquement ce mystère de grâce. « Réaliser » cette « énormité » (P. Claudel).

La dévotion eucharistique suscite aujourd'hui des clivages : pratiquée dans un certain nombre de communautés, dont celles liées au Renouveau, elle est suspecte d'avoir partie liée avec les déviations du contexte qui a vu naître ces hymnes, composées pour accompagner la création de la fête du Corpus Domini et l'élévation de l'hostie : la vision de l'hostie va tenir lieu alors de communion, à un moment où les conditions pour participer à celle-ci deviennent très sévères. Peut-on sortir d'une logique de la substitution (présence ou action, adoration ou célébration / communion, individu ou communauté) pour entrer dans une logique de distinction et de liaison ? Entendre, à tous les sens du terme, « Ceci est mon corps » sans oublier « livré pour vous », et inversement ? C'est l'effort de ces méditations : mettre en perspective la lettre des hymnes sur le fond d'une tradition spirituelle plus fondamentale et plus vaste, version parmi d'autres de la « poésie eucharistique », éclairée par les divers aspects de la théologie contemporaine. L'adoration apparaît alors comme « compatible », expression possible d'une attitude fondamentale du croyant : temps donné à l'accueil du don premier, source fortifiante. Il s'agirait moins d'exposer le Saint Sacrement que de s'exposer à ce « condensé » du mystère pascal, qui ne peut être reçu sans ambiguïté qu'au sein de l'action ecclésiale toute entière.

Lucien DALOZ, *Le pain de la vie et la coupe du salut*, Une initiation à la prière eucharistique, Parole et silence, 2008, 121 p., 13 €.



Mgr L. Daloz reprend ici la tradition de la catéchèse mystagogique, prononcée par l'évêque devant les catéchumènes à l'issue de leur première participation à l'eucharistie, en s'appuyant sur la prière eucharistique (P.E.) n° 3. Il s'agit de rappeler l'enjeu de la

pratique eucharistique pour la foi elle-même, au-delà d'une crise qui les disjoint. « Source et sommet » de la vie chrétienne, l'eucharistie ne peut ni être remplacée par l'engagement dans le service, ni remplacer cet engagement. Si elle est délaissée, c'est qu'elle est méconnue. Il s'agit là aussi de nous « déshabituer », pour re-

connaître le Seigneur Jésus à la fraction du pain. Chacune des phrases de la P.E. est mise en rapport avec la situation de l'Église aujourd'hui dans le monde, l'expérience pastorale, l'histoire du salut, mais aussi divers éclairages théologiques : multiples harmoniques du mystère, humblement offert et ordinairement ignoré, dont nous sommes bénéficiaires et témoins. L'adoration ici conclut : « nous croyons te garder, mais c'est toi qui nous gardes... »

Nos deux auteurs relaient la conviction que la pratique eucharistique dans toutes ses dimensions est à remettre au centre de la vie chrétienne. Le risque mis en avant est réel : la dimension ecclésiale ne doit pas « gommer le fait que les *sacramenta ecclesiae* sont aussi, et sans doute d'abord, *sacramenta Dei* » (L.M Chauvet). Espérons que la logique invoquée, contre tout effet de balancier, ouvre au dialogue continu entre pastorale et théologie.

Maud CHARCOSSET

**Nous avons reçu à L&V  
et nous vous signalons :**

Dom Helder CAMARA, *Mille raisons pour vivre*, DdB, 2009, 128 p., 12 €. Courtes méditations poétiques au fil des années. *L'évangile avec Dom Helder*, DdB, 2009, 206 p., 18 €. Réédition de la retranscription des commentaires de passages d'évangile sélectionnés par le journaliste français Roger Bourgeon à la fin des années 70.

Emilio J. MARTINEZ GONZALES, *Sur les traces de Jean de la Croix*, Cerf, 2009, 204 p., 32 €. Nouvelle approche biographique par un carme historien attaché à analyser les mentalités des contemporains du mystique.

Claude DAGENS, *Aujourd'hui l'Évangile*, Parole et Silence, 2009, 238 p., 19 €. Recueil de diverses interventions sur le droit et les manières d'évangéliser, face à l'indifférence religieuse. *Passion d'Église*, Parole et Silence, 2009, 158 p., 16 €. Recueil de dix-sept articles de l'auteur parus dans *Communio*.

Éloi LECLERC, *Le Royaume révélé aux « petits »*, DdB, 2009, 124 p., 13 €. À partir de la vie de Jésus, découvrir les secrets du Royaume et qui sont ces petits à qui il se révèle.

## Théologie sociale

Alain DURAND, *Pratiquer la justice. Fondements, orientations, questions*, Cerf, Collection « L'histoire à vif », 2009, 319 p., 25 €.



L'ouvrage constitue un libre traité de la justice dans l'esprit de la théologie de la libération. Du traité, il a les références fondamentales de la matière : Aristote et Thomas d'Aquin pour les Anciens, et la philosophie politique moderne dont le chef de file in-

contestable est l'américain John Rawls qui a relancé les débats sur la justice aux Etats-Unis et en Europe au début des années 1970, plus tardivement en France (fin des années 1980). Du traité, il a aussi la richesse des exemples empruntés à notre actualité, avec nombre d'entre eux puisés dans le travail de dix années de l'auteur sur l'Amérique Latine, comme directeur de DIAL (Diffusion de l'information sur l'Amérique Latine). La liberté d'appréciation face à certains discours officiels est également le plus souvent pertinente. Par contre, je ne recommande pas au lecteur de suivre la suggestion de l'auteur d'entrer par l'une ou l'autre porte offerte par les différentes parties de l'ouvrage : je préfère plutôt la lecture continue qui permet de bénéficier dès le départ de la grande cohérence de l'ensemble.

Après une première partie qui affirme la forte conviction de la place centrale des pauvres

dans le message évangélique qui identifie la figure de Jésus avec celle des pauvres (Mathieu 25) et qui constate que ce message est souvent oublié par les pasteurs et les théologiens (ignorance de la doctrine sociale de l'Eglise, raffinements christologiques ou ecclésiologiques éloignés du message central), l'auteur s'attaque aux fondements philosophiques de la justice. Il éclaire vigoureusement les débats actuels autour des recherches de John Rawls, Amartya Sen, Michael Walzer, Jean-Pierre Dupuy, Philippe Van Parijs et procède à de judicieux discernements, par exemple entre le principe rawlsien de différence et l'option préférentielle pour les pauvres de la tradition sociale chrétienne. En théologien, l'auteur éclaire les relations entre la justice de Dieu et la justice humaine.

Intitulée, « priorités et dérives », la troisième partie permet d'appliquer les fondements issus de la conviction évangélique du point de départ à d'autres priorités ; celles de la justice, de l'égalité, de l'amélioration des niveaux de vie, de la famille. A partir de là, sont dénoncées, les dérives du productivisme et de l'économisme, restaurant au passage la conception authentique d'une économie des besoins d'un Louis Joseph Lebret qui au lieu de rejeter les besoins spirituels dans un au-delà de la satisfaction de tous les besoins matériels, ce qui procède du mépris des pauvres, les considère comme fondamentaux, telle la reconnaissance de la dignité de tous.

Les trois dernières parties de l'ouvrage envisagent de nombreuses questions pratiques qui, tout en honorant le titre, passionnent le lecteur et ouvrent de nombreux débats qu'on ne peut ici qu'évoquer très brièvement. Quels liens nouer entre la lutte contre la pauvreté et celle contre les inégalités, avec les thèmes

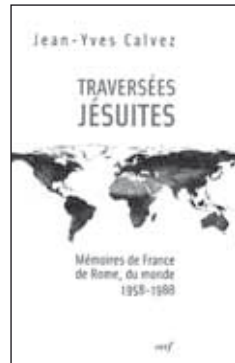
de la discrimination positive, des inégalités acceptables et celles qui sont scandaleuses ? Quelle place accorder au mérite, thème relancé par le slogan électoral qui a fait mouche : « travailler plus pour gagner plus » ? La polarisation du magistère catholique sur la défense d'un ordre sexuel (contre l'avortement, l'homosexualité et les formes nouvelles de parentalité) n'amène-t-elle pas à une alliance de fait des hiérarchies (surtout en Amérique) avec les forces conservatrices dont les politiques empêchent les réformes de structures favorables à la promotion des populations défavorisées ? La confusion entre l'éthique et le droit ne masque-t-elle pas, derrière la défense de la loi naturelle, une visée de pouvoir de l'Église sur la société, avec des affirmations qui reposent sur syllogisme suivant : les lois en vigueur doivent être l'expression de la loi morale, or la loi morale découle de la loi naturelle, dont l'Église par la révélation a le monopole de la connaissance assurée et se doit donc de l'imposer aux pouvoirs civils ?

Je demeure néanmoins critique de la proposition philosophique d'un « concept allégé de bien commun ». Il me semble qu'on peut conserver à ce concept toute sa substance, issue de la tradition, en discernant entre la reconnaissance de Dieu comme finalité du bien commun et l'ouverture à la transcendance. A partir du moment où il prend en compte l'universel, l'intérêt général se transforme en bien commun, car il ne peut y avoir d'ouverture à l'universel sans reconnaissance, au moins implicite, d'une transcendance.

Hugues PUEL, o.p.

## Histoire de l'Église

Jean-Yves CALVEZ, *Traversées Jésuites, Mémoires de France, de Rome, du monde (1958-1988)*, Cerf, 2009, 140 p., 15 €.



Il s'agit bien de traversées, et le style rapide et haché pourrait donner l'impression de notes prises en cours de voyage. Mais ne nous y trompons pas, il s'agit bien de fresques brossées de main de maître, avec un souci historique constant et une grande

précision. L'auteur, le Père Jean-Yves Calvez, entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, d'abord investi dans la pensée sociale chrétienne et les problèmes de développement, a été provincial des Jésuites de France, puis, pendant quatorze ans, conseiller et assistant général auprès du Père Pedro Arrupe, supérieur général.

Vivant au cœur de la Compagnie, mais sans cesse en voyage à travers le monde pour visiter les différentes insertions, missions et institutions Jésuites, il a été le témoin impressionnant durant trente années des engagements, des orientations, des événements vécus par l'Ordre des Jésuites. Il donne un aperçu des audaces apostoliques des pères, notamment dans le domaine social, montrant comment une grande majorité des religieux se sont engagés dans ce sens de façon concertée et réfléchie au niveau de toute la Compagnie et

des provinces de l'Ordre. Orientation impressionnante, qui se révélera en tension avec le « service de la foi » proprement dit, tout en se voulant complémentaire.

Mais le côté le plus passionnant de ce livre est de nous livrer l'histoire intime d'une institution plutôt réputée comme secrète, et, entre autres, dans ses rapports avec la papauté. Or, l'auteur n'hésite pas à nous livrer les différents épisodes qui ont marqué les rapports souvent difficiles entre Pie XII, Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul II, et même Jean-Paul I<sup>er</sup>, malgré son court pontificat, et la Compagnie. En effet, celle-ci, à travers ses différents engagements, s'est trouvée confrontée à un monde en pleine mutation, obligée de s'adapter dans ses structures et ses institutions pour mieux servir le monde par ses missions, mieux servir aussi l'Eglise elle-même en évolution et en bouleversement avec le Concile de Vatican II. Prise entre ses exigences pour la mission, et sa caractéristique essentielle qui est l'obéissance privilégiée au Pape, correspondant au quatrième vœu des "Profès", la Compagnie a dû, tout en maintenant sa fidélité à l'annonce de l'Evangile, se plier aux exigences des différents Papes soucieux de maintenir la Compagnie dans ses structures spécifiques impliquant une dépendance toujours

disponible aux désirs et à la volonté du Pape. Cette double fidélité à la mission et au Pape est admirablement illustrée par l'auteur, entre autres, dans l'histoire presque incroyable des décisions de Jean-Paul II quant au gouvernement de la Compagnie lors de la maladie du Père Arrupe. Double fidélité qui, s'il faut en croire l'auteur, a paradoxalement permis à la Compagnie de tenir réellement sa place dans le monde et dans l'Eglise, à travers des crises et des tensions qui auraient pu en partie la détruire ou la neutraliser.

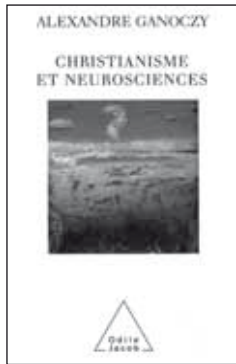
Le livre comporte aussi des informations intéressantes et importantes sur les essais de modification des structures dans la Compagnie, notamment dans les conditions d'existence et de maintien des frères coadjuteurs par rapport aux profès, un point sensible dans l'histoire de la Compagnie, et aussi au regard des papes.

Merci à l'auteur de nous permettre de mieux connaître les institutions et l'histoire de la Compagnie, instrument remarquable de la mission de l'Eglise, à travers l'évocation des mouvements et des idées qui ont bouleversé le monde et l'Eglise elle-même, dans cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Francis MARNEFFE-LEBREQUIER, o.p.

## Philosophie

Alexandre GANOCZY, *Christianisme et neurosciences. Pour une théologie de l'animal humain*, Odile Jacob, 2008, 359 p., 31,90 €.



Le livre s'ouvre par une question : « quand un théologien choisit, comme titre de son essai *Christianisme et neurosciences. Pour une théologie de l'animal humain* (...) quelle est son intention ? » Au terme de notre lecture, nous traduirions volontiers

la question inaugurale d'Alexandre Ganoczy par celle-ci : au fond, à qui s'adresse ce livre ? Refusant le dualisme anthropologique de l'âme et du corps, qui assignerait la neurobiologie au corps et la théologie à l'âme, et interdirait ainsi la rencontre de ces disciplines, l'auteur n'abolit pas cependant la différence des objets et des approches. Il tient une ligne d'interprétation, qui pourrait se résumer à une brillante formule de Paul Ricœur, extraite de son échange avec Jean-Pierre Changeux, échange abondamment cité par Ganoczy : « mon cerveau ne pense pas, mais tandis que je pense il se passe toujours quelque chose dans mon cerveau » (p. 67).

Quoique maintenue, fort heureusement, en filigrane du parcours de ce livre, cette position, qui en elle-même n'a rien de simple, ni d'irénique, ne donne lieu toutefois au long des pages à aucun affrontement entre les dis-

ciplines. Partout le conflit s'efface au profit d'un accord recherché. Une brève remarque dans les conclusions le déclare : « quant à l'altruisme, il constitue probablement le thème le plus consensuel de notre dialogue » (p. 325). Il n'est dès lors pas étonnant que dans les citations de l'échange Changeux/Ricœur, le point culminant de leur confrontation se trouve passé sous silence. Qu'il nous soit permis de le citer ici : « J.P.Changeux : Je pense qu'aujourd'hui (...) les méthodes d'observation permettent d'obtenir des faits physiques sur l'intériorité psychologique. Une physique de l'introspection devient possible. Etes-vous d'accord avec cette idée ? (...) P.Ricœur : (...) Le for intérieur a un statut propre dont vous n'arriverez jamais, semble-t-il, à rendre compte dans votre science. Aussi ma réponse à votre question est-elle « non ». » (*Ce qui nous fait penser. La Nature et la Règle*, Odile Jacob/poches, 2000, pp. 76-77).

Revenons alors à notre question initiale. A qui s'adresse ce livre ? aux neuroscientifiques et à eux seuls. Il leur présente, de la manière la plus accessible possible, dans la dimension d'un dialogue fictif avec les neurosciences, les fondamentaux en matière dogmatique, philosophique et morale, de la foi chrétienne. Le choix de l'éditeur et la nature très didactique du glossaire ne sont sans doute pas pour rien dans cette option. Ganoczy fait par ailleurs état à l'ouverture du livre du peu d'intérêt, selon lui, de ses interlocuteurs (lecteurs espérés) pour sa propre discipline : « Des neurobiologistes éprouvent-ils le besoin d'entrer en dialogue avec des représentants qualifiés de la tradition chrétienne ? Ne les ignorent-ils pas ? Ou ne les considèrent-ils pas comme des tenants d'un dogme incorrigible ou d'une mythologie n'ayant désormais pas beaucoup de sens ? » (p. 13). Reste à savoir toutefois, à quoi, à quel



réel peuvent bien s'ancrer pour le neuroscientifique les contenus de foi chrétienne présentés par ce livre? Comment sans élaboration serrée de type épistémologique à même de rappeler sans cesse une discipline à la conscience des limites de son propre discours, comment sans idée de ce qui lui résiste, faire droit à un autre

discours, qui pourrait selon d'autres démarches prendre ce résidu en compte? Disons-le autrement: dans ce livre, entre Alexandre Ganoczy et les neuroscientifiques, la place de Paul Ricoeur est demeurée vacante.

Pascal MARIN, o.p.

**Nous avons reçu à L&V  
et nous vous signalons:**

Christoph SCHÖNBORN, *Une vie réussie*, Parole et Silence, 2009, 240 p., 18 €. Réflexions sur la foi chrétienne comme voie de bonheur.

*Foi chrétienne. Quelle transmission?* H. Carrère d'Encausse, H. Deroitte, B. Lobet, I. Saint-Martin. Les moyens à inventer pour proposer la foi dans un contexte déchristianisé.

Edouard DIVRY, *La Transfiguration selon l'Orient et l'Occident. Grégoire Palamas – Thomas d'Aquin vers un dénouement œcu-*

*ménique*, Téqui, 2009, 566 p., 36 €. Une étude très fouillée au service du dialogue.

Georges CHANTRAINE, *Henri de Lubac, II, Les années de formation (1919-1929)*, Etudes lubaciennes VII, Cerf, 2009, 848 p., 56 €. Non seulement la formation philosophique et théologique, mais aussi les grandes amitiés intellectuelles.

**Théologie et sciences des religions en débat**, Textes réunis par J-P. Bastian et F. Messner, Presses Universitaires de Strasbourg, 2009, 160 p., 16 €.